

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 47 (1909)
Heft: 30

Artikel: En devisant du bon vieux temps : [suite]
Autor: Monnet, Louis
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-206164>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

nécessaires chez l'inspecteur du bétail, Eugène, levé au petit jour, termine ses préparatifs de départ pendant qu'Elodie lui égrène un chapelet de recommandations.

N'oublie rien surtout, ni mon café, ni ma chicorée, ni mon thé, ni mes macaronis, ni mon fromage. Achète-toi un beau chapeau, le tien n'est plus mettable, mets-y le prix et reviens en bon état.

— Sois tranquille, Elodie, tu me connais, répond joyeusement Eugène en couvrant son chef quasi dénudé de son chapeau des grands jours sans forme ni couleur, mais dur comme du bois.

Une bêche sur l'épaule, en habit de travail, Jules est venu donner un coup de main pour hisser sur le char le porc — ah ! la belle bête ! — qui va être vendu à la foire de M. ; puis Jules s'en est allé gravement.

— Il n'accompagne pas mon homme, pense Elodie tout heureuse. Quelle chance pour une fois ! Et s'il allait se raviser !

Mais non, Eugène embrasse sa femme sur les deux joues, et fouette cocher, au grand trot sur la route en lacets qui conduit à la ville.

— Une deux, une deux, une deux !

C'est Jules qui a eu le temps d'enfiler une chemise blanche et sa plus fine blouse bleue. Il y a trois raccourcis qui abrègent de beaucoup la route pour les piétons et maintenant il descend au pas de gymnastique le sentier embaumé de la Belle d'Amour, une deux, une deux...

Un tintement de grelots, le roulement d'un véhicule dans un nuage de poussière et Eugène arrive en même temps que Jules.

— Bon temps, mais frais, dit Eugène arrêtant son attelage.

— Bon temps, mais chaud, corrige Eugène en s'asseyant à côté de son ami. Ah ! ce que j'ai couru, mon vieux, et je dois pousser mon sacré ventre.

— Bah ! à la descente c'est lui qui te tire.

Comme Eugène excelle dans le choix et l'élevage de son bétail, l'habillé de soie fut vite et bien vendu. On but un verre avec l'acheteur et chacun de son côté s'en fut à ses emplettes. A midi on se retrouva à l'hôtel de l'Ecu, renommé pour sa cuisine aussi raffinée que plantureuse.

En bon parrain et en diplomate avisé, Jules avait fait l'acquisition d'un superbe cheval de bois pour le fils de son ami Eugène et de bons bons exquis destinés à la femme de ce dernier.

Le repas se terminait gaiement entre le plus pur des mokas et le plus vieux des rhums — importation directe.

— Tonnerre ! s'exclama soudain Eugène, j'allais oublier de m'acheter un chapeau.

J'ai ton affaire, fit Jules, au coin de la place d'armes il y a un déballage immense de chapeaux en solde.

La foule se pressait autour d'un déballage surmonté d'un immense drapeau claquant au vent avec l'inscription flamboyante : *Au Castor Royal*.

Eugène hésita fort longtemps entre un feutre de Polynésie, un chapeau mou du Labrador et un Castor royal. Ce dernier l'emporta lorsque le soldat lui eut assuré sur un ton admiratif que le castor royal avec ses vastes ailes le faisait ressembler à un hidalgo, à un véritable grand d'Espagne et surtout quand il l'obtint à titre de réclame pour un franc cinquante.

Puis l'aimable Margot, robuste fille d'une innocence limitée, fit perler le viel Epresses dans les verres de cristal à la taverne du *Chat qui chante*.

La taverne du *Chat qui chante* est depuis longtemps connue, car, paraît-il, Brillat-Savarin en parle dans ses mémoires et l'on s'y transmet pieusement de père en fils la chaise sur laquelle daigna s'asseoir cet homme illustrissime. C'est lui qui, son repas terminé, commanda à ses hôtes

de lui apporter un chat : « Pas de bon dîner sans musique », affirma-t-il.

— Et Brillat-Mazarin fit chanter le chat qui avait une superbe voix de baryton, dit le grand-père du tenancier, qui entraînait justement.

— J'aurais bien voulu être présent, fit Eugène d'un air sceptique.

— Si vous aviez été présent, jeune homme, vous ne feriez plus aujourd'hui le bonheur de votre femme et la joie de vos amis, riposta le grand-père. Eh ! mon fils et toi, la Margot, allez me chercher la chaise, commanda le vieux avec un tremblement dans la voix.

— Dites, grand-père, voulez-vous trinquer en attendant ?

— Volontiers, les enfants, ça me donnera de la pince. Et voici l'instrument, ajouta-t-il, en désignant sur le grand poêle de pierre un chat perdu dans un rêve sans fin.

Mais, avec mille précautions on apportait la chaise recouverte d'une housse que l'on enleva aussitôt. C'était une chaise en noyer à haut dossier, au milieu duquel s'entrelaçaient en un monogramme taillé dans le bois les lettres B. S.

Tel un dévot devant une relique, le vieux ôta son couvre-chef — un bonnet de coton surmonté d'un énorme mouchet. Puis il alla prendre le chat, qu'il caressa et s'assit sur la chaise au milieu d'un silence profond. Il plaça le chat sur ses genoux, face à la société.

Oui, ma gentille Mirette, on va faire de la musique avec grand-père, de la grande, de la haute musique.

Et pendant que Mirette faisait ron-ron, ron-ron, le vieux maintint de la main gauche les deux pattes de devant de l'animal et, de la main droite, élevant ce dernier, il prit dans sa bouche la nuque de Mirette, ainsi que font les châtles qui portent leurs petits.

Le morceau commença par de petits sons filés, puis vinrent des vagissements, de longues notes avec des points d'orgue, des trémolos d'une extrême finesse et des trilles surprenants, admirables dans les notes suraiguës. Alors le grand-père battit énergiquement la mesure de ses durs sabots et de son casque à mèche et, les oreilles aplaties, frémissante, Mirette ouvrit sa gueule toute grande, découvrant ses quenottes blanches et sa langue rose en émettant des miaulements épouvantables qu'entrecoûpait à volonté le vieux par de savants tapotements sur le ventre.

— C'est un soprano, parce que c'est une chatte, expliqua le grand père en lâchant Mirette toute fière dans une tempête de bravos et d'applaudissements prolongés.

— Et vous êtes un grand artiste.

— C'est bien le moins, on a de qui tenir, répondit le grand-père sans fausse modestie.

Les anecdotes plurent sur Brillat-Savarin que le vieux s'obstinait à appeler Mazarin, tandis que le Dézaley d'or pétillait dans les coupes et que Jules, enhardi, narrait à la belle Margot, qui s'attendrissait, tout le vide de son isolement et le trop-plein de son cœur...

L'âme en fête, les deux amis rentrèrent aux rayons de la lune. Les fleurs silencieuses exhalaient leur arôme langoureux dans la beauté de la nuit, tandis que les hauts peupliers s'élevaient aux étoiles et que le doux chèvre-feuille et l'églantier sauvage jetaient des guirlandes, des torsades, des couronnes sur le sombre feuillage des haies d'aubépines.

H. W.

Le mois de l'escompte. — C'était en novembre dernier ; un vieux négociant, grippe-sou de la plus belle eau, présente un effet à l'escompte chez un banquier.

— Je ne puis l'accepter, fait ce dernier ; cent vingt jours, c'est un trop long terme.

— Oh ! ça fait rien tire, maintenant les chours y fiennent gourdus.

EN DEVISANT DU BON VIEUX TEMPS

III

On voit par ce qui précède, et comme nous l'avons déjà dit, que dans ces querelles, ces prises de bec entre bateliers et riverains, on se lançait toujours quelque sobriquet, on se reprochait ses défauts, ses travers, ses ridicules.

Et ce n'était pas seulement sur les bords du lac que pareilles choses se passaient, car il n'est presque pas de localité dans le canton qui n'ait son sobriquet, qui n'ait dans ses annales, dans sa chronique, quelque fait pouvant donner lieu aux quolibets et aux méchantes plaisanteries des localités voisines.

En voici quelques exemples, glanés par ci par là :

Quelques sobriquets de localités vaudoises.

Lausanne, « le Tata-dzenelhe ». — Pour qui connaît la lenteur proverbiale et l'indécision avec lesquelles on procède si souvent dans certaines affaires, à Lausanne, ce surnom ne se justifie que trop.

Grandvaux, « le Brise-botoille », les brise bouteilles. Leurs voisins leur reprochent, à tort ou à raison, d'être un peu vifs dans les querelles de cabaret.

Avenches, « le Peque-sèlâ », les pique-soleil ; ce que l'on explique en disant qu'ils passent leur temps à la rue. Et l'on cite à l'appui le dialogue suivant :

— Père !

— Qu'à-tu ?

— Lé fam.

— Kaise-té !... va au sèlâ.

(— Père ! — Qu'as-tu ? — J'ai faim. — Tais-toi !... va au soleil.)

Vallorbe, « le Tire-lena ». Un fou de ce village s'était mis dans la tête de tirer sur la lune. Le coup parti, voyant une étoile filante qui traversait l'espace, il s'écria : « Vouaitive, ein vouailé on bocon que tchi ! » On raconte aussi que lors de l'invention des carabines, des tireurs de la localité, frappés de la longue portée de ces armes, et ne trouvant pas de but assez éloigné, décidèrent de tirer contre la lune. De là vient, ajoute-t-on, que dans la contrée, on appelle les tireurs de Vallorbe « carabiniers du ciel. »

Combremont-le-Petit, « le lâl ». Les gens de ce village ayant donné la chasse aux loups, en tuèrent un si maigre qu'ils ne trouvèrent qu'un nœud de corde dans son estomac. De là ce proverbe en usage dans la contrée : « Maigre comme le loup de Combremont. »

La Tour-de-Peilz, « le Bouaille ». Leurs voisins de Vevey prétendent qu'ils ne peuvent dire quoi que ce soit sans crier, et que dans leurs jeux les enfants sont excessivement criards.

Seigneux, « le Cranma-cugnu », les écrème-gâteaux. C'est ce qu'on peut dire des enfants gourmands qui lèchent ou mangent le dessus du gâteau et dédaignent la pâte et surtout le « re-von » (le rebord).

Bussy, sur Moudon, « le Medze-vin coué », les mange vin cuit, les mange résiné. Une femme ayant laissé par mégarde une toupine de raisiné dans l'allée de la maison, un porc survint et, sans cérémonie, y plongea son museau. Or, pour ne rien perdre, les propriétaires prirent l'animal par les oreilles et lui râclèrent soigneusement le museau dans la toupine, en disant : « Vouaïque po cliau de Mâdon. » De Moudon, où probablement les femmes allaient vendre leur résiné.

Pomy, « le Tiers-et-demi ». Les communes de Pomy et de Cronay possédaient une propriété indivise qu'il s'agissait de partager. Ceux de Pomy prétendaient qu'il leur en revenait les deux tiers, tandis que ceux de Cronay ne voulaient leur en accorder que la moitié. Après de

longs pourparlers, le syndic de Pomy finit par consentir à un arrangement sur cette base que sa commune aurait le « tiers et demi » du terrain en litige, pensant qu'elle en aurait ainsi plus que celle de Cronay.

Voilà suffisamment d'exemples à l'appui de ce que nous disions des surnoms ou sobriquets des diverses localités du canton

(A suivre).

LOUIS MONNET.

Raison majeure. — Dans une de nos classes de montagne, un membre de la commission scolaire — très bien intentionné, du reste — demandait aux enfants s'ils avaient bien soin de se nettoyer les dents, quand tout à coup une fillette s'écrie naïvement :

— On peut pas les ôter, les miennes !

FANCHON ET LE CANAORI

L'HISTOIRE est vieille, elle est bien connue, mais contée ainsi, en ce patois gruyérien, si harmonieux et si sonore, elle vous a un regain de saveur et de jeunesse tout particulier. Ecoutez :

Li a paè le mondo dis maukemoûdo et dis dzalâ que sont djaëmè content dè rein et dè nion ; faut que trovant à rêdre chu tot et chu ti.

Iret portant gaillâo on boun homo tyè le meidzo dè Poarta-tè bin : totèvi grahyâ et dè bon kemon, le cà chu la man et soveint la man ou porte-monnaie et dis-aëmis à sa tràoblia.

Nouhron meidzo vuèrdavet onna villye serveinta qu'iret tot dou long grindze, et on galé canaori que rèplyaè caovet paò dè tsantao du le matin ou nè, kemein le Savatey dè la tràoblia. Fanchon n'ein volé ou pouro pitit ôji et le tinaovet à ridieu pesque sti-ce, di coup on bocan mûnet, allâovet ein càoyeint pertot et pesque fret dzalâza dè cein que son maître l'amâovet bin et le léchivet fère tot à sa dyisa... Et pu... Fanchon pâona cé..., nettèye lé... L'arei prou volu li veire pettâo-la-groûla, ma n'ouzaovet rein li fère dè mû.

On dzoua dè filtha, le bon meidzo ill'aveit invitâo à dinâo l'incourâo, le dzudzo et dutrès aëmis. Le pitit dzôno, tot déboubenao seimbliâovet onco plie cassèrou chi dzoua tyè d'ordinéro. Fermo aprovèyi, volâovet chu les épaulès ou curé, chu la fîta ou dzudzo, chu la tràoblia, per tot.

« L'est 'na vergogne ! dè léchi fère dainche chi l'affrontâo ! Ora ! vuitydè ! tinke-lo chu la fîtha à Moncheu !... Faut-the pào le fotre dein sa dzèbe ?

— Ma na, Fanchon, allon, vo fédè pào dè la bila inke po rein ; léchi-lo trantylilo, fao rein dè mû, tsacon l'aomet veire.

— Ah ! se iret mè que choutisso à pî-djeint chu la tràoblia et din lès pliaeti !...

— Ma ! ma ! Fanchon, vo li porâo pào, vouthès-âolès sont trû courtès.

— Ma fèi ! fédè kemein vo vudrè, vos-fithè le maître.

Et Fanchon, dura c'ouna tsetta s'ein va tsertchi le bouli ein bordeneint « Les homo !... ah !... se !... afin tyè !...

Quand reveint, le pitit drôlo li vòlaovet dèvant kemeint po sè fotre dè li ; pu va sè posâo chu la ruva dè la soupière et lesset tseire dein la soupa ôtyè d'ôtro tyè dou burro...

Rodze kemein on cucu, ma, ou fond tota contenta dè la faoça, Fanchon sè mouzaovet : Ora, sti-coup ! t'eind âo prou faè ! » crèyant que son maître farè à passao le got dou pan ou pitit mannet.

Ma la passao du le rodzo ou violet la poura li, quand ill'a yu le meidzo preindre délicatameint la caoye avui 'na cullyi et li dre tot trantylilameint : « Fanchon, portaodet cein fro ».

Neire dè colère, Fanchon preind la cullyi et sè betè à dre : « N'a rein mè dè djustize paè le mondo ! l'est 'na granta vergogne kemeint lès tsouzès vant ou dzoua d'ora et kemeint les homo

sont ! Ah ! se iret mè qu'ausso kakâo dein la soupière, chu la tràoblia !...

P. BOVET.

AVIATION

On nous adresse les lignes suivantes, qui nous paraissent venir en droite ligne du pays des « combes ».

UN essai d'aéroplane a eu lieu dimanche dernier à la montagne de la Breguettaz, sur Vaulion, en présence d'une foule énorme venue de tous les points du canton et de la Suisse.

» Martignier, aviateur, dont le monoplane fait l'admiration de tous, a manœuvré avec celui-ci avec une facilité et une adresse merveilleuses !

» Après s'être élevé d'une centaine de mètres, l'aéroplane poursuivit sa course au nord-ouest passant par dessus Châtel, puis sur le village des Rioux, faisant deux ou trois fois le tour du clocher de l'église.

» Aux Rioux, un accident faillit arriver à l'énorme appareil volant, une des palettes ayant butté au pare-foudre de la maison de M. Berney, syndic.

» Des Rioux, l'aéroplane a continué sa course, franchissant le lac de Joux, puis est venu atterrir au Sentier, place du Tronc, vis-à-vis de l'hôtel de l'Union.

» De chaleureuses paroles ont été échangées dans le jardin de l'hôtel, baptisé le « Jassgarten ».

» M. Vesco, consul, a parlé au nom de la colonie italienne et a remis au nom de cette dernière une superbe coupe en tôle galvanisée à M. Martignier.

» Puis l'aéroplane a repris son vol majestueux dans la direction de Vaulion, où il a heureusement atterri à 6 h. 24 du soir, terminant ainsi son immense randonnée de 24 kilomètres ».

UN AMI DE L'AIR.

Définition. — Un enfant demandait à un financier ce que c'était que la Bourse. Il répondit :

— La Bourse est un petit sac en toile qui sert à mettre les économies, et un grand bâtiment qui sert à les perdre.

AU VERT

NOUS sommes en pleine canicule. Tous ceux qui en ont le loisir et les moyens ont émigré de la cité brûlante ; ils sont au vert. Ainsi le veulent, paraît-il, le souci que nous devons avoir de notre santé et les médecins, chargés de nous le rappeler quand nous le méconnaissions.

Nos grands-pères ignoraient les bienfaits des villégiatures. Ils ne s'en portaient pas plus mal, dit-on. C'est possible, mais quoi qu'il en soit, si nos grands-pères revenaient au milieu de nous, ils seraient bel et bien obligés, aux premières chaleurs, de boucler leur valise et d'émigrer dans les champs. La mode, plus autoritaire encore que la santé et les médecins, en a décidé ainsi. Qui donc, hormis les pauvres diables, oserait lui résister ? D'ailleurs, de toutes les fantaisies de la mode, c'est bien l'une des plus excusables, sinon des moins coûteuses.

D'où peut bien nous venir ce « plaisir de la campagne » ? comme l'appelle Philippe Monnier. Il nous l'a dit jadis dans la *Gazette*. Voici :

« Aujourd'hui le plaisir de la campagne est un plaisir commun. Il n'y a pas d'honnête bourgeois, de scribe ou d'historien qui n'en revendique sa part et n'en jouissent son saoul. Avez-vous vu, hors des barrières, le long des chemins, ces petites villas fraîches-crêpites, avec des murs roses, des persiennes vertes et une boule réflecteur ?

» Les uns vont à la mer. Les autres à la montagne. D'autres à la forêt. Ceux-là, plus humbles, louent pour la saison une maison de campagne, ou une demi-maison, ou une chambre

de maison. Il n'y a pas à dire : il faut qu'ils y aillent. Et quand on est tenu par le métier ou par le fil, qu'on n'a pas le sou ou le loisir, on y va le dimanche. Le père, la mère, la marmaille et le petit char. Ça grouille dans la poussière, ça chante le long des enclos, ça s'assied sous un pommier, ça boit un litre dans une auberge. Et c'est charmant de gaité, de santé et de bon sang.

» Or, je m'imagine qu'il n'en fut pas toujours de la sorte. Au siècle précédent, il n'y avait, je pense, que nos messieurs pour se construire au bord du lac ou sur une croupe de mamelon quelque campagne fraîche et bienveillante. Les autres n'y avaient pas le goût ou plutôt ils n'y avaient pas l'esprit. Ils restaient où le bon Dieu les avait fait naître. Ils ignoraient la taverne du *Rendez-vous des chasseurs* ou de la *Réunion des amis*. Ils peinaient entre les murs chauds et prenaient le frais sur les bastions. Le mot de villégiature n'était pas inventé.

» Aujourd'hui on se rattrape. Le goût des fontaines et des bois est devenu populaire. Si bien qu'à voir, dès que point le sourire rose du bois gentil, tant de familles heureuses et débou-tonnées sur les collines, les prairies et les gazons, on pourrait croire qu'autant d'hommes, autant « d'adeptes de la nature » ; à présent.

» En vérité, je ne sais point comment un tel plaisir s'est de la sorte propagé et divulgué. Et si l'on me dit que c'est la faute à Rousseau, je n'en veux point disconvenir absolument. Il est évident que, dans ce bas monde, tout est la faute à Voltaire ou à Rousseau.

» Mais je sais bien d'où ce plaisir est venu : il est venu d'Italie.

» L'Italie est un rude pays. Nous lui devons à peu près tout. Il a trouvé la lettre de change et les services hospitaliers ; il a trouvé les Droits de l'homme et les manches à gigot de nos femmes ; il a trouvé les bandeaux sur les oreilles, le monde nouveau et retrouvé le monde ancien. Et il a aussi trouvé la campagne.

» La Renaissance est toute rustique. Elle n'a point seulement pour théâtre les palais, les églises et les places des cités. Elle se déroule dans les villas splendides qui restent après tant de siècles les modèles du genre. Le mot de villa est italien. Le mot de villégiature aussi. Le mot de far-niente aussi.

» De très bonne heure ce peuple de princes, de marchands et d'artisans se trouve à l'étroit entre les courtines de ses murs et les boyaux de ses ruelles : alors il se renverse dans la campagne infinie qui l'accueille en souriant. »

N'est-il pas curieux tout de même que chez nous, un des plus beaux pays du monde, le « goût de la nature » soit d'origine étrangère ?

C'est comme ça ; il n'y a pas à discuter.

Kursaal. — Les programmes du Cinéma du Kursaal composés avec un soin tout particulier, très variés et d'une netteté parfaite, ont toujours eu très grand succès. Il faut dire, il est vrai, que la salle du Kursaal est un refuge idéal contre la température caniculaire que nous avons depuis une semaine.

Chaque fois que je regarde le journal, j'y vois des annonces de fabriques de savons et de lessive, l'une prétendant qu'il ne faut nettoyer le linge qu'avec du savon, l'autre que seule la lessive convient. Le vrai réside entre les deux. Employez les deux et servez-vous seulement des premières marques reconnues excellentes. Le nouveau produit pour la lessive « Perplex » de Schuler à Kreuzlingen est le produit suisse lancé sur le marché, remplissant toutes les exigences modernes et contenant dans une juste mesure de l'oxigène et du savon d'or, donnant le nettoyage le plus prompt et le plus complet, rendant la lessive agréable et exigeant le minimum de temps. L'usage du « Perplex » remplace aussi le blanchissage sur le gazon qu'on ne connaît plus que de nom dans les centres industriels et les grandes villes.

— Nombreuses attestations. — Faites un essai.

Rédaction : Julien MONNET et Victor FAVRAT

— Lausanne. — Imprimerie AMI FATIO.